

ROBE SANS COUTURE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la pieuse solennité qui eut lieu, le 12 du mois d'août dans l'église d'Argenteuil, diocèse de Versailles. Les nouveaux renseignements, puisés à bonne source, nous permettent de compléter notre précédent récit.

La sainte Robe de Notre Seigneur, qui était l'objet de cette cérémonie, fut apportée de Constantinople en France vers l'année 800, et confiée par Charlemagne à la garde des religieuses du monastère d'Argenteuil, parmi lesquelles on comptait deux filles du grand empereur, Gisèle et Théotrade. Il est facile de penser avec quels soins elles conservèrent ce précieux trésor. Les Bénédictins, qui furent mis à leur place au douzième siècle, ont constamment montré un zèle égal pour cette sainte relique. L'un d'eux, moine de la congrégation de Saint-Maur, publia, au dix-septième siècle, une histoire très savante de la tunique sans couture de Jésus-Christ. L'abbé Ozel, qui était curé d'Argenteuil au moment de la Révolution, s'empessa de soustraire la relique à l'impunité et au vandalisme des hommes de la Terreur. Il l'enferma dans le jardin du presbytère, en présence du sieur Périer, sacristain de la paroisse. Après le rétablissement du culte en France, Périer la remit entre les mains de M. Gaulechen, qui venait d'être nommé à la cure d'Argenteuil, et qui est mort, il y a trois ans, curé de l'Abbaye-aux-Cots, à Paris. Durant les trente années de son ministère pastoral dans sa première paroisse, ce digne ecclésiastique fit de constants efforts pour raviver la dévotion à la sainte Robe ; malheureusement, ils ont été à peu près sans résultat.

Le Seigneur s'était réservé de faire connaître en son temps l'instrument dont il voulait se servir pour faire rendre à la sainte relique le culte et la vénération qui lui sont dus. Une jeune fille de Paris, inconnue au monde, mais chère aux yeux de Dieu, se propose, malgré la modicité de sa fortune, de relever, d'étendre cette dévotion, et elle en vient à bout ; de sorte que la Robe sans couture ne fut peut-être jamais aussi universellement honorée qu'elle l'est depuis quelque temps, même hors de la contrée qui a le bonheur de la posséder.

Mademoiselle Jenny Guillaume, atteinte depuis plusieurs années d'une maladie affreuse et reconnue incurable, se décida enfin, en 1827, « à renoncer aux incertitudes scientifiques des médecins, et tourna toutes ses pensées vers celui qui ne peut faillir. » C'est ainsi qu'elle s'exprime elle-même dans un rapport authentique déposé dans les archives de la fabrique de l'église d'Argenteuil. Pieuse de cette confiance qui transporte les montagnes, elle se rend à Argenteuil le jour de l'Ascension, et là, prosternée sous la chaise qui renferme le précieux vêtement du Sauveur, elle fait vœux, s'il lui accorde sa guérison, d'employer le reste de sa vie à propager le culte de cette sainte Robe. Il y a dix-sept ans qu'elle est guérie, et c'est depuis trois ans seulement qu'elle a pu mettre à exécution sa promesse. Elle s'occupa d'abord de l'ornement des autels ; puis elle fit rédiger et imprimer à ses frais l'histoire de la Relique. Mais ses modestes offrandes, au nombre desquelles est un chemin de la croix, ne pouvant remplir suffisamment son but, elle eut la pensée de faire construire une chaise avec le plus de magnificence qu'elle pourrait. A force d'économie, elle parvint à réunir la somme de 4,000 fr. Le R. P. Arthur-Martin, de la Compagnie de Jésus, se chargea de fournir les dessins de la chaise, et M. Léon Cahier, orfèvre distingué de la capitale, les a exécutés avec une habileté digne de leur destination. Ce petit monument de cuivre doré, qui rappelle nos gracieuses églises du moyen-âge, a été exposé cette année, au palais de l'industrie nationale, et y excitait l'admiration de la foule empressée. Le conseil de fabrique a fait graver sur le devant de la chaise, avec le nom de la bienfaitrice, le motif qui l'a déterminée à donner la chaise. Mademoiselle Jenny Guillaume, en priant les fabriciens d'agréer son offrande, a exigé la promesse formelle qu'en aucun temps aucune volonté humaine ne pût la détourner de sa destination primitive. Cette offre a été acceptée en effet par une délibération du conseil de fabrique, et sous les conditions voulues.

Il ne restait plus à la pieuse fille d'autre vœu à former que de faire inaugurer la chaise nouvelle avec toute la pompe convenable. Mgr. Gros, évêque de Versailles, s'est rendu à ses desirs avec d'autant plus de zèle que cette solennité lui procurait tout à la fois l'occasion de satisfaire sa piété personnelle et celle de ses chers diocésains, et en même temps d'inaugurer ses premiers travaux apostoliques sous les plus heureux auspices. Sa Grandeur se rendit, le 12 août, dans la petite ville d'Argenteuil, accompagné d'un nombreux clergé des diocèses de Paris et de Versailles ; une foule nom-

breuse, attirée par la solennité, et aussi par le désir de contempler le nouvel évêque, admira le maintien grave et pieux de messieurs les ecclésiastiques, et particulièrement du R. P. Eugène, capucin, fondateur des couvents d'Aix et de Marseille, et du R. P. Jérôme Kajsiewix, supérieur des Pères de la Résurrection. Après les prières et les chants sacrés, le R. P. Lefebvre, jésuite, monta en chaire, et, dans un brillant sermon, retraça l'histoire de la sainte Robe, et en fit ressortir, avec cette parole facile et onctueuse que tout le monde lui connaît, des instructions solides et pleines d'à-propos qui ébranlèrent plus d'un cœur. Mgr. l'évêque, qui avait préalablement déposé la sainte Tunique dans la nouvelle chaise, ordonna immédiatement une procession solennelle autour de l'église. La chaise ayant été ensuite placée au milieu du chœur, dans un riche reposoir, on donna le Salut, qui fut terminé par l'hymne de la reconnaissance.

Durant la cérémonie, les yeux des spectateurs cherchèrent vainement la pieuse donatrice ; elle était modeste et confondue au milieu de la foule ; aussi ne venait-elle pas pour recueillir des éloges ; elle n'avait agi en tout cela que par les purs motifs de la gloire de Dieu et du salut du prochain ; elle voulait simplement se procurer la consolation de se prosterner encore une fois devant la sacrée relique, et remercier Dieu d'avoir amené à bonne fin, malgré de nombreux obstacles, l'œuvre sainte à laquelle elle s'est vouée.

En terminant, nous nous associons pleinement au vœu que Mlle. Guillaume exprime dans la lettre qu'elle adressa à Mgr de Versailles pour l'inviter à bénir Dieu de la nouvelle chaise.

« Puisse cette bénédiction ranimer la foi des fidèles, et mettre bien avant dans leur cœur cette dévotion salutaire dont les rois chrétiens des premiers âges ont donné un si éclatant témoignage ! »

Après nous être occupés de l'insigne relique d'Argenteuil, nous devrions peut-être parler de celle non moins vénérable que possède l'antique cathédrale de Trèves et répondre à certains esprits forts qui de l'existence de deux reliques, font une objection contre l'authenticité de l'une et de l'autre ; mais tout le monde ne sait-il pas que le costume des juifs se composait de plusieurs vêtements. Argenteuil possède un des vêtements du Sauveur, Trèves en a un autre, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

Exposition de la Sainte-Robe à Trèves.—Nous lisons dans la Gazette de Metz :

« Trèves, la vieille cité romaine, la ville des martyrs, a la prétention, selon nous très fondée, de tenir de la munificence de sainte Hélène la robe que Jésus-Christ portait en montant au Calvaire, et que les soldats tirèrent au sort. Cette robe, que 250,000 pèlerins visitèrent en 1810, a été exposée de nouveau le 18 août à la vénération des fidèles, sur la demande du nouvel et saint évêque de Trèves, Mgr. Arnoldi.

« Il ne s'agit plus seulement de quelques milliers de chrétiens qui viennent, comme en 1810, vénérer la relique, ce sont des millions de fidèles qui affluent de toutes parts—dans un ordre et dans un recueillement, avec un empressement et une piété dont on n'a pas eu d'exemples depuis les temps du moyen-âge—comme pour protester contre les sombres prophéties de la philosophie moderne, qui déclarait naguères que le catholicisme s'agitait dans les dernières convulsions de l'agonie et ne serait bientôt plus qu'un cadavre.

« Tout ce que nous pourrions dire de ce magnifique et consolant spectacle resterait au dessous, de beaucoup au dessous de la réalité. Il faut l'avoir vu pour s'en faire l'idée. Les pèlerins augmentent tous les jours ; ils arrivent d'Alsace, de Suisse, de Bavière, de la Hesse ducale, de la Belgique ; les populations de l'immense pays situé entre Trèves et Cologne accourent en masse ; il en vient aussi des Vosges, de la Meurthe, de la Moselle ; les bateaux à vapeur ne suffisent plus ; la Moselle est sillonnée de barques remplies d'hommes, de femmes, d'enfants chantant des cantiques en parties, résonnant le chapelet ou les litanies, et côtoyant des rives couvertes de piétons et de voitures. On estime à deux millions le nombre de ceux qui auront visité la sainte robe d'ici à peu de jours, dans le cas toutefois où la progression s'arrêterait. Et remarquez qu'il n'est point question de l'accomplissement d'un devoir imposé par les lois de Dieu ou de l'Eglise, que c'est une simple démarche de piété, que la croyance dans l'authenticité de la relique n'est point article de foi, que son exhibition n'a point été annoncée avec éclat, qu'une foule de catholiques en ignorent même l'existence.

« On reconnaît à Trèves la puissance des institutions que nos révolutions